

JOSEPH. (*Bas*).— Encore. (*Haut*) : Eh bien ?

JEAN.— On était beaucoup mieux éduqué... saperlotte.

LOULOU.— Jacquot, tu ne boulottes pas ? T'as tort, tu sais.

JACQUOT. (*Timidement*).— Mais si... je me régale. Tiens ! tu vois... je mange (*Jacquot se préoccupe surtout de bourrer ses poches de gâteaux, sans attirer l'attention des autres*).

BÉBERT.— C'est pas toujours la nouba. Profite, vieux. Remplis-toi la panse... jusqu'au bord.

LOULOU.— Bien lancé, çà !... Plein la lampe les mecques.

RODOLPHE. (*Effrayé*).— Mais quelle langue parlez-vous donc ?

LOULOU.— Le bon français, pardi.

TITI.— On se la tape bien, la cloche, pas vrai ?

LOULOU.— Et toi Lulu, qu'est-ce que tu racontes ?

LULU.— Je bouffe consciencieusement... ça vaut mieux.

TITI. (*Repu*).— J'en ai presque marre.

RODOLPHE.— Marre... marre ?

TITI.— Oui !... marre... et après ?

LOULOU. (*Versant du vin*).— Le bon pinard, les gars.

BÉBERT. (*Le goûtant*).— Capiteux, comme dit papa.

(*Loulou en offre à Jacquot.*)

JACQUOT.— Non !... je n'en veux pas.

LOULOU.— T'es bête pour ton âge... T'as peur d'être en pompette ?

JACQUOT.— Non !... c'est tout simplement parce maman m'a fait promettre à son lit de mort de ne point boire ce qui est fort...

LOULOU.— Mais c'est du doux... Chacun ses idées. Moi, je m'en bats l'œil.

RODOLPHE.— Où apprenez-vous tout ça. Je ne vous comprends pas.

BÉBERT.— C'est que t'es en retard, l'aristot. Voilà tout.

LOULOU.— On en sait bien d'autres encore, tu sais.

RODOLPHE.— Il me semble que, non seulement vous parlez mal, mais que vous ne vous tenez pas très correctement à table... Vous permet-on cette tenue chez vous ?

LOULOU.— On fait comme on peut... Sans doute on n'a pas de fauteuils en velours pour s'installer dedans... ni de jolies nappes blanches pour avoir le plaisir de les salir.

RODOLPHE.— Ah !... Ah !...

BÉBERT.— On voit que t'es un gosse de luxe... Avec tes cheveux frisés, tes airs crâneurs, ton costume sur mesure, sans tache, sans trou, tu ressembles aux élégantes poupées en soie des devantures des grands magasins.

LOULOU.— Veinard, va... N'est pas qui veut, fils de marquis !

JEAN. (*A Joseph*).— Ça va tourner au vinaigre.

JOSEPH.— Ne t'en fais pas.

RODOLPHE.— Je ne sais si je me trompe, vous avez l'air de me porter envie... et pourtant (*très bas*) je ne suis pas heureux.

LOULOU.— Qu'est-ce qu'il te faut alors, prince charmant. T'as tout à gogo et à tire-larigot.

RODOLPHE.— Mais la santé et la liberté... comme vous.

BÉBERT.— Tu peux te payer le médecin toi.

LOULOU.— T'as des bijoux de toutes sortes... un porte-mine en or, un stylo waterman... une...

RODOLPHE. (*Poussant un cri*).— Ah ! mon Dieu... ma montre... on m'a volé ma montre.

VOIX. (*Ensemble*).— Hein ? ta montre. (*Ils se lèvent tous*).

RODOLPHE. (*Suppliant*).— Oui, ma montre, un souvenir de ma première communion. Rendez-la moi, je vous en prie.

VOIX.— Ce n'est pas moi... ni moi.

RODOLPHE.— Rendez-la moi, vous dis-je. Papa n'en saura rien.

VOIX.— Ce n'est pas moi... Ni moi, non plus.

LOULOU.— Ne te désole pas ; ton père t'en achètera une autre... une plus belle.

JOSEPH. (*Intervenant*).— Comment ?... un voleur ici ?

JEAN. (*Scandant*).— Quelle ignominie sans pareille.

LOULOU. (*A Rodolphe*).— Tu l'as peut-être perdue au saut de moutons ?

BÉBERT.— Ou dans les bégonias.

JEAN.— Bandits ! Trêve de plaisanteries.

JOSEPH.— Rodolphe, êtes-vous certain qu'on vous l'a prise ?

RODOLPHE.— Je l'avais encore au déjeuner de midi.

JOSEPH.— Dans ce cas je file prévenir monsieur le marquis, votre père.

JEAN.— Je le disais bien : avec de graines semblables, il fallait s'attendre aux pires désagréments.

JOSEPH. (*Avec autorité*).— Que personne ne bouge d'ici. Il va falloir trouver le coupable bon gré, mal gré. (*Il s'enfuit précipitamment*).

VOIX.— Ce n'est pas moi... ni moi... ni moi...

(*Rodolphe attristé sort lentement.*)

(*A suivre.*)

YVON D'ARVOR